REMY DE GOURMONT

DANS LA TOURMENTE

(AVRIL-JUILLET 1915)

PRÉFACE DE JEAN DE GOURMONT

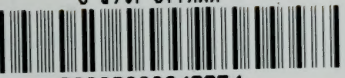
PARIS

CO

GEORGE

116,

U d'/of OTTAWA



39003002648854

18-2-1970

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/danslatourmentea00gour

DANS LA TOURMENTE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

(Editions Georges Crès & Cie)

Divertissements, poésies complètes.

Lettres d'un satyre.

Lettres à l'Amazone.

Le Latin mystique. Etude sur la poésie latine du moyen-âge.

La Belgique littéraire.

REMY DE GOURMONT

DANS LA TOURMENTE

(AVRIL-JUILLET 1915)

PRÉFACE DE JEAN DE GOURMONT

PARIS

COLLECTION « BELLUM »

GEORGES CRÈS & Cie, ÉDITEURS

116, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 116

MCMXVI

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Il a été tiré de cet ouvrage :

15 Exemplaires chine (dont 5 hors commerce), numérotés de 1 à 10 et de 11 à 15.

15 Exemplaires vieux japon à la forme (dont 5 hors commerce), numérotés de 16 à 25 et de 26 à 30.

30 Exemplaires japon impérial (dont 5 hors commerce) numérotés de 31 à 55 et de 56 à 60.

PQ
2266
.D25
1916

Copyright by G. Crès et Cie, 1916
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

AU PROFESSEUR LETULLE

R. DE G.

PRÉFACE

Chacun de ces billets m'évoque un jour de la vie de mon frère Remy, dans cette « tourmente » qui devait l'emporter, lui aussi, le coucher sous la terre, au milieu de tous ceux dont il avait pleuré la mort. Remy de Gourmont ne parlait jamais de ses douleurs morales et physiques, et c'est peut-être en ces petits billets du matin qu'il aura exprimé avec une sérénité émue et réfléchie, ce qu'il a voulu nous laisser du secret de sa pensée.

Chaque matin, il venait à sa table de travail et consacrait à son « idée du jour »

une heure de sa vie si merveilleusement réglée : il écrivait cette page qui était, choisie entre cent, entre mille, une de ses impressions, sensations, ou réflexions du moment, celle qui s'imposait, ou celle qu'il voulait s'imposer, car il avait une profonde maîtrise sur ses impulsions. Puis, avant de jeter dans le vent cette feuille couverte de sa petite écriture fine et nette comme sa pensée même, il la relisait encore, y ajoutait, selon l'heure, un sourire ou une ironie.

Tandis que la « tourmente » le terrassait moralement et physiquement, comme s'il eût souffert toutes les douleurs éparses dans l'atmosphère, Remy de Gourmont trouvait encore la suprême joie de sa vie à chercher les raisons de la folie humaine et à contempler le visage contracté de sa propre sensibilité blessée.

Il écrivait, après avoir regardé la vie, comme un astronome regarde le ciel, un soir d'orage :

« La guerre a augmenté la sensibilité aux dépens de l'intelligence. »

Et ceci :

« L'ironie a disparu de la littérature écrite, et l'ironie est le signe de la sérénité intellectuelle. »

Cette sérénité intellectuelle, il ne la perdit jamais, même aux heures défaillantes, et cette ironie, qui fut toujours la défense de son âme trop sensible, il se l'appliquait à lui-même comme la pointe d'un cilice :

« Cela me fait rire, le malade en marche vers la soixantaine qui espère guérir, retrouver ses forces, l'an prochain. Cela me fait rire, quand ce n'est pas moi-même ! »

On comprend la terrible lucidité qui se cache sous cet aveu, le cruel regret et cet amour profond de la vie.

Depuis quelques mois. Remy de Gourmont ne quittait plus son petit appartement de la rue des Saints-Pères : il y attendait, au milieu de ses livres, de ses pensées et de ses souvenirs, la fin de cette tourmente qui venait battre le rocher immuable de son intelligence. Mais il ne pouvait pas, il ne voulait pas cacher combien sa sensibilité, rendue plus sensible encore par la maladie, avait été affectée, endolorie par la guerre. Il avait cru peut-être qu'une sagesse artificielle, que cette sagesse lentement acquise qu'est la civilisation, nous préserverait des instinctifs et inutiles carnages ; il avait espéré qu'une élite intelligente saurait refréner les brutalités du troupeau. Et

voilà que nous nous retrouvons comme au commencement, comme au recommencement d'une civilisation, et tout ce qui faisait l'intérêt de la vie se trouve anéanti. L'ironie d'un progrès matériel qui seul a évolué autour de l'immuabilité de l'homme, ne fait qu'ajouter à la barbarie renaissante. Et voilà encore que l'homme pour garder son équilibre dans ce cataclysme, s'invente des raisons sentimentales pour justifier sa folie : idées de droit, de justice, d'héroïsme, mensonges vitaux qui plongent leurs racines dans le sang et dans la mort.

Ces mensonges, Remy de Gourmont les sentait et les comprenait nécessaires, et dans ces pages simples et profondes comme les versets d'une Bible, il savait se placer sous le double aspect du moment, douloureux, et de l'ironique éternité...

. . . . . .

Je me souviens maintenant de notre dernière promenade, le 15 juillet, le long des quais de la Seine, sa promenade la plus aimée et la plus familière ; je revois sa joie de se sentir vivre dans la lumière en cueillant dans les boîtes des bouquinistes, quelque curieuse épave de l'inquiétude humaine. Nous nous sommes assis, à la terrasse d'un café de la Place Saint-Michel, où chaque semaine, nous venions aux belles heures de l'après-midi, regarder passer la vie. Chaque fois, il en rapportait quelques images fraîches, que l'on retrouverait dans ces pages mêmes. On venait, ce jour-là, d'élaguer quelques arbres du boulevard, des branches gisaient sur le sol : mon frère se pencha, cueillit une petite branche, encore vivante, et la regarda longtemps.

Il me dit : « Une feuille, c'est plus beau qu'une fleur, et plus varié... »

Nous rentrâmes dans la lumière plus calme de six heures. Il ne devait jamais plus sortir de sa bibliothèque. Je songe aujourd'hui que cette branche de platane qu'il a caressée, aura été pour lui le dernier parfum de la nature

JEAN DE GOURMONT.

HIER ET DEMAIN

8 *Avril* 1915.

Après huit mois d'interruption, *le Mercure de France* s'est décidé à reparaître. Ce n'est pas, je pense, qu'il prenne enfin, ou déjà, son parti de la guerre — durât-elle dix ans, il ne s'y habituerait pas, — mais quand on veut vivre, il faut vivre la vie telle qu'elle est. On ne lutte qu'un moment contre des vagues aussi fortes que celles où la tempête roule l'Europe et le monde. Il faut couler ou accepter le courant, où qu'il nous porte. Le *Mercure* était une revue plus attentive aux

œuvres désintéressées de l'esprit qu'aux préparations guerrières : il se réveille guerrier. A peine si c'est un choix de sa volonté. Il est guerrier, parce que la France entière est guerrière et qu'il fait partie de la France. Il n'y a pas vraiment place aujourd'hui pour un autre sentiment : il était même inutile d'en tenter l'expérience. On n'eût pas trouvé, même dans les pays neutres, des rédacteurs assez dionysiaques pour sourire avec un dédain ivre parmi les ruines de la civilisation qu'un peuple arrogant (d'une arrogance qui fléchit un peu chaque jour) essaie d'accumuler autour de nous. Il faut se rendre au plus pressé, qui est de secourir cette civilisation qu'on a eu un instant la vision de voir tomber sous les lourdes bottes qui la piétinaient. Quand elle sera debout, bien étayée, nous chante-

rons encore, nous danserons encore : l'heure n'est pas venue. Les écrivains de ma génération ont eu ce privilège, dont ils ont peut-être un peu abusé, de pouvoir évoluer librement et d'aller jusqu'au bout de leurs idées et de leurs préférences. Il est à craindre, car cet état était certainement agréable, que les générations qui nous suivent ne retrouvent plus la même liberté d'allures. Aussi loin que je puisse voir dans le prochain avenir il m'apparaît barré par de terribles préoccupations de défense, non moins que par un souvenir qui longtemps pèsera sur les volontés. Ce sera un autre monde, j'en ai conscience. Pourtant j'espère aussi que les cauchemars seront vaincus et qu'on saura trouver une méthode où se conciliera le devoir de défendre la vie et le devoir de la vivre.

HUMANITÉ

21 *Avril* 1915.

L'*Homme enchaîné* rapportait l'autre jour un double trait d'humanité de Français à Allemand et d'Allemand à Français, dont j'ai été fort touché, je l'avoue. Un tout jeune soldat, seul survivant d'un groupe qui a été fauché par l'ennemi cherche à regagner les lignes françaises, s'égare et tombe sur une cahute où sont entassés des morts allemands. Un officier grièvement blessé s'agite sous le cadavre des siens, d'où il ne peut se dégager. Voyant arriver le petit soldat

français, il est très surpris, mais il réclame son aide et l'autre vient humainement à son secours, puis raconte qu'il a en vain tenté de rejoindre les siens. Alors l'Allemand qui s'affaiblit : « Je vais mourir, sauve-toi. Pas par là ! Ce sont les nôtres. Les tiens sont de ce côté-là ! » Ce qui rend la chose encore plus émouvante, c'est que le soldat a pu s'enrouler dans le drapeau de son régiment qu'il a relevé et qu'il emporte avec lui. Il a regagné les lignes, et c'est naturellement de lui qu'on tient ce récit, puisqu'il n'a pas eu d'autres témoins vivants que l'officier blessé à mort. Je me suis arrêté à cette anecdote avec d'autant plus de plaisir qu'on ne les multiplie pas dans les journaux, qui ne connaissent guère que trois notes : l'héroïque, la comique et l'atroce. Celle-ci, sur son fond d'hé-

roïsme, a une couleur humaine qui vaut la peine d'être notée. Je crois qu'il ne faut pas craindre de s'arrêter à de tels tableaux. La guerre en présente assez d'affreux pour que l'on s'attarde, à l'occasion, à ceux qui témoignent que nous ne combattons pas contre des êtres qui sont toujours et en toutes circonstances des bêtes féroces. Cela a été pour moi un soulagement de pouvoir méditer un peu sur l'acte d'humanité de cet Allemand qui pouvait égarer son ennemi et qui l'a sauvé. Et cela ne diminue pas l'héroïsme du jeune soldat. Au contraire, ce qui lui donne un cadre qui le fait mieux ressortir.

PARMI LES BLESSÉS

23 *Avril* 1915.

Parmi les blessés, il y en a qui éveillent plus que les mutilés, les estropiés, les défigurés, les diminués de tout genre, la sympathie, ce sont les aveugles. Ceux qui ont bravé cette horreur sont bien des héros et ceux qui l'ont subie sont bien des héros malheureux et que le sentiment de leur héroïsme ne consolera jamais de leur malheur. Ce que l'on peut faire pour eux est très limité. Toutes les imaginations se heurtent à l'impossible. On nous avait habitués à la gaieté

des aveugles comparée à l'état morose et toujours défiant dans lequel sont plongés les sourds, mais je crois que c'est là une psychologie un peu sommaire, tirée d'une observation un peu courte. Il semble qu'on ait comparé l'aveugle de naissance à l'homme à qui la vieillesse a infligé la surdité, celui qui ne peut regretter un bien qu'il n'a pas connu à celui qui a perdu un bien certain, mais d'un autre ordre, ou encore qu'on ne considère dans les deux infirmités que celle qui n'atteint pas le plaisir social en ce qu'il a de plus sensible pour le commun des mortels, la conversation. Et, si l'on s'en tient aux besoins du plus grand nombre, la supériorité des aveugles sur les sourds est peut-être certaine ; mais, en bien des cas, elle tombe. Même si l'on s'en tient à la vie matérielle, il faut

avouer que l'aveugle est, à quelque catégorie sociale qu'il appartienne, hors d'état d'y subvenir tout seul. Il est dans la vie comme un enfant en bas âge et il ne peut plus vivre qu'avec le secours d'autrui. Le sourd peut exercer presque tous les métiers. Enfin, j'ai grand pitié des aveugles et surtout de ceux qui, ayant vu, cessent tout à coup de voir. Peut-être que je pense à moi-même, mais on ne peut juger des maux d'autrui que d'après sa propre sensibilité.

BYZANCE

27 *Avril* 1915.

On s'imagine qu'il faut voir des choses nouvelles pour éprouver des sensations nouvelles. Nullement. Les choses anciennes font tout aussi bien l'affaire. Il suffit d'y apporter une âme nouvelle. Or, qui n'a pas senti en soi une âme nouvelle par le temps qui court ? Qu'y a-t-il de plus ancien, de plus vu et revu au moins pour les yeux de l'esprit que la prise de Constantinople, que « l'agonie de Byzance » ? Rien pourtant ne m'a semblé l'autre jour plus nouveau, encore que le

cinéma nous le représentait selon un mode, parfois assez fâcheux, de grand opéra. Mais je voyais à travers le spectacle trop sagement reconstitué et avec des costumes trop luisants, l'image de tant de sièges et de tant d'agonies moins lointaines ! Oui, c'était nouveau et même saisissant d'actualité et d'une psychologie en même temps éternelle. Et quelle ironie, que le metteur en scène n'a probablement pas sentie, dans les bras levés de cette foule invoquant en vain un Dieu bien décidé à ne rien entendre et à ne rien voir, à laisser, impassible, égorger les enfants, enlever et vendre les femmes, piller les églises, se dérouler enfin toutes les horreurs d'une prise d'assaut par une armée de soudards fanatiques. La vanité des adorations, des supplications, des processions n'en guérira jamais l'huma-

nité. Les Turcs, cependant, tout en invoquant Allah avec une ferveur plus fière, avaient amené un argument auquel le Dieu des batailles est généralement sensible, le canon. Ils disposaient du plus formidable canon qu'on eût encore vu. Bref, ces barbares eurent à leur victoire bien des causes, mais d'abord la supériorité de l'armement. Il faut du courage pour vaincre, de la volonté et de la patience, il faut des soldats, il faut aussi des canons.

LA MAIN

29 *Avril* 1915.

On confirme l'histoire de ce soldat allemand prisonnier qui portait dans sa musette la main d'un petit enfant de cinq ou six ans qu'il avait coupée, déclara-t-il, « pour la rapporter en souvenir à sa femme ». C'est un des nôtres qui raconte cela. Il ajoute, dans sa lettre : « N'est-ce pas monstrueux et même incroyable ? » Ne voyez pas là un acte de sauvagerie imbécile ; c'est, très probablement, un acte de superstition. Il aurait fallu interroger adroitement cet

Allemand malin. Il aurait peut-être répondu que c'était là le commencement de sa fortune. Les criminels superstitieux du moyen-âge cherchaient à se procurer une main de pendu pour se rendre invisibles. Qui sait, si, dans un canton reculé de l'Allemagne, il ne court par quelque superstition analogue touchant les mains d'enfant ? En ces matières, il ne faut rien nier, parce que tout est possible. En temps ordinaire, quand on ne veut pas riquer les galères ou la potence, il est difficile de se procurer une main d'enfant, mais la guerre, telle, du moins, que la comprennent les Allemands, est pour cela un très bon moment. Ils ont assassiné tant d'enfants, dans la malheureuse Belgique ! Nombreuses sont les tristes anecdotes sur ces petits mutilés. J'en avais il y a plu-

sieurs mois, rapporté une ici même, que la censure ne voulut pas laisser paraître. Depuis, elle a d'ailleurs été plusieurs fois racontée. Cela prouve peut-être que la source n'était pas unique. Maintenant faut-il croire que, tout bonnement, l'imbécile coquin destinait à sa tendre épouse, sans doute mère elle-même, cet agréable cadeau ? C'est cela qui n'est pas croyable. Je suis persuadé qu'il s'agissait bien de la préparation de quelque talisman, de quelque œuvre magique dans le genre de la « Main de gloire ». C'est idiot, sans aucun doute, maia cela n'en constitue pas moins, très probablement, un chapitre de ce folklore de la guerre que l'on écrira certainement.

PROFITS ET PERTES

30 *Avril* 1915.

Nous établîmes ainsi la liste des petits bénéfices apportés par la guerre:

1. De vraies allumettes suédoises (*Sakerhets-tandstickor*).

2. Paisible jouissance des rues, sans encombrement, sans bruit et presque sans danger, sans odeurs d'autobus.

3. Les lettres mettant six jours de Boulogne (sur mer) à Paris, ce qui agrandit déjà considérablement la France, on en conviendra.

Nota. — Ce petit bénéfice devrait être

considéré comme très grand, mais il a ses inconvénients.

4. Peu de théâtres, peu de soirées, peu de toilettes.

(Ceci décèle la collaboration d'une femme qui d'ailleurs avait une toilette très agréable.)

5. Plus de littérature nouvelle, ce qui donne le temps de relire l'ancienne et de faire maintes remarques comparatives, très utiles pour la santé de l'esprit.

6. Plus de diners en ville, usage également très utile pour le corps.

7. Plus de camelote allemande, ce qui permet de refaire connaissance avec les excellents produits français et anglais.

On peut arranger cette liste, l'allonger, la raccourcir selon ses goûts. Nous l'arrêtâmes au nombre sept, pour des raisons pythagoriciennes évidentes, et nous

passâmes aux pertes. Mais là, nous fûmes arrêtés dès les premiers articles. Il n'y avait nulle proportion entre les profits et les pertes. La première liste prêtait à l'ironie, à la plaisanterie, à la satire. La seconde aurait plutôt fait pleurer. Son titre même était trop triste, car il ne s'agissait pas de pertes de plaisirs, mais de pertes d'hommes, de pertes de territoires, de pertes de foyers, de pertes de joies humaines, de pertes d'espérances. Comme nous ne voulions que rire l'espace d'un moment, nous cessâmes le jeu et je n'ai écrit ceci que pour en prolonger un peu l'instant fugitif.

LES LENDEMAINS

1er *Mai* 1915.

Il faut espérer qu'ils seront moins durs que ceux qui suivirent la guerre de Cent Ans, suivie par les déprédations et les exactions des routiers. On en a même la certitude, puisque l'on songe déjà à la reconstruction des villes et villages ruinés. Mais, si tôt que l'on s'y prenne, cela demandera du temps et il y aura bien des endroits abîmés que l'on pourra désigner, ainsi que l'on fit au xve siècle, par cette mention que l'on trouve souvent dans les actes de vente de terrain : « Là

où se trouvait anciennement une maison », « où il y avait un village ». Une masse de fermes et d'habitations rurales, désertées, figurent dans les revenus, dit M. d'Avenel, pour « néant... car elles vaquent et sont en ruines ; les moulins sont en destruction depuis les guerres, et est encore, pour ce chapitre, néant... ». L'état du sol est une désolation : A cause de ce tout ou partie des habitants se sont absentés », ou bien : « Nuls ne demeurent plus en ce lieu, les hommes sont hors du pays. » Beaucoup de petites cités brûlées, pillées, disparurent, dont la figure ne reparaîtra plus jamais. « Le bourg de Priers, près de Soissons, est vide ; au bout de quinze ans, il y vient un laboureur qui ne sait à qui s'adresser pour louer de la terre, nul ne peut lui dire à qui la terre appartient. Le terri-

toire est en effet si défiguré que bien des gens ne retrouvent plus leurs champs. » Les provinces envahies, les localités qui ont été, des mois, le théatre de combats presque quotidiens, auront des lendemains moins pénibles, mais que d'endroits défigurés aussi et méconnaissables ! La France du xve siècle fût longue à renaître et des régions entières se ressentirent du désastre jusqu'aux premières années du siècle suivant. Certes, il est certain que les réparations iront plus vite aujourd'hui dans la France du Nord, comme en Belgique, mais il ne faudrait pas croire que le mal s'effacera instantanément.

LE SCAMANDRE

4 Mai 1915.

« Les Français, dit une dépêche d'Orient, campent sur les rives du Scamandre ». Il y a environ trois mille cent vingt sept ans que débarquèrent dans cette région ceux qui allaient faire le siège de Troie. Comme les choses se prolongent ! Qui aurait cru que la guerre chantée par Homère allait reprendre aux bords mêmes qu'il immortalisa ? Le Scamandre, le Simoïs, fleuves jumeaux qui descendent du mont Ida et qui traversent les campagnes où régnait Troie,

Campos ubi Troja fuit,

ont pris dans notre imagination je ne sais quelle majesté de fleuves sacrés, mais je crois bien que ce ne sont que des ruisseaux, peut-être bourbeux, peut-être, en cette saison, désséchés, rendus terribles par les nuées de moustiques. N'importe, les bacheliers du corps expéditionnaire ne s'endormiront pas sans quelque émotion sous ce même ciel qui vit le sommeil et la colère d'Achille aux pieds légers. Ont-ils été prévenus et ont-ils pu emporter l'*Iliade* dans leur sac, ou seulement André Chenier ? Oui, je pense que cela serait le poète à lire dans ces parages, où les asphodèles, les herbes, les rochers même, les troupeaux de chèvres et leurs pâtres ont des figures immortelles. Mais bientôt ces jeunes soldats

vont remonter vers les Dardanelles, d'où surgira encore une autre poésie ou plutôt une autre histoire moins légendaire, mais peut-être plus émouvante. Ils n'auront pas le temps, ni certainement le goût de se comparer aux héros d'Homère, mais ils pourront revivre une heure de la vie des compagnons de Baudouin comte de Flandre et premier empereur occidental de l'orientale Bysance. Et en ces pays de l'histoire la plus ancienne et la plus chimérique, ils marcheront, faisant de l'histoire nouvelle.

LE PILLAGE

7 *Mai* 1915.

M. Gomez Carillo, avec beaucoup de sagacité, au cours du récit de sa visite à un camp de prisonniers allemands, a noté que le pillage est chez eux à l'état de manie; que, loin de croire qu'ils agissent mal en dérobant ce qui leur plaît, ils se sentent, au contraire, déshonorés et fort tristes quand ils n'ont pas volé quelque chose. L'un se lamente devant une belle machine à coudre qui aurait fait tant de plaisir à sa Gretchen. Un autre s'attendrit devant un petit lit où seraient si bien ses

enfants, mais le moyen de mettre ces objets dans son sac ? Il rappelle que Gœthe lui-même, au cours de la campagne de France, raconte, dans son carnet de route, que, tombant sur une bibliothèque de livres rares, il s'écrie : « Je les ai feuilletés avec émotion et je les emporterai. » Mais est-ce bien là un penchant spécial à la race allemande, et tout soldat en campagne ne se sent-il pas naître ou renaître des instincts ataviques de pillard. Ce ne doit pas être une question de race ou d'éducation, mais une question de circonstances. Il a été convenu trop longtemps que le pillage était un droit primordial du soldat, une légère compensation aux périls encourus, pour qu'il n'en soit pas resté quelque chose dans les armées les plus honnêtes. Stendhal, à Moscou, fit comme Gœthe. Il pilla, il le

raconte lui-même (Lettre du 4 octobre 1812) et ne recule pas devant le mot : « Nous lançâmes nos domestiques dans cette cave ; ils nous envoyèrent beaucoup de mauvais vin blanc, des nappes damassées, des serviettes *id.*, mais très usées. Nous *pillâmes* cela pour en faire des draps. Un petit M. J., venu pour *pilloter*, comme nous... » Plus loin : « Je pillai dans la maison, avant de la quitter, un volume de Voltaire, celui qui a pour titre *Facéties*... » Les soldats pillaient sans doute avec moins de délicatesse, mais aussi avec moins de virtuosité que les Allemands d'aujourd'hui. Surtout ils ne connaissaient pas le pillage commercial, le pillage organisé. C'est ce qui nous semble le plus odieux.

CE QU'IL FALLAIT

8 *Mai* 1915.

Elle est presque amusante cette annonce de librairie qui paraissait au mois de juillet dernier. Elle nous recommandait un ouvrage militaire intitulé : *Le Problème des réserves. Ce qu'il faut pour réaliser la nation armée.* Eh bien, on le sait maintenant. Le problème est résolu, la nation armée s'est réalisée, et c'est l'Allemagne qui a tranché la question. Il fallait la tragique attaque que nous avons subie ; et, sous la pression des circonstances, la nation, guidée par

les hommes qu'il fallait, est venue se ranger en bataille. Sans doute, cela n'a pas été sans peine, ni sans contradictions, mais la mobilisation totale est maintenant accomplie et elle s'étend jusqu'à l'élément civil, jusqu'à l'élément féminin. Tout le monde collabore, qui par ses actes, qui par sa parole (ou son écriture), qui par son attitude. Et il n'y avait pas eu de grande manœuvre préalable. Tous ne savaient pas d'avance quel poste ils devaient rejoindre, quelle besogne assumer, et pourtant, tout a marché et la machine fonctionne. Je suis sûr que l'auteur du livre, dont le titre me tombait sous les yeux, le commandant G. Coignet, n'aurait pas cru que l'organisation qu'il recommandait se fût accomplie avec une telle facilité et eût atteint sans répétitions sa plénitude.

Personne ne le croyait et beaucoup même considéraient cela comme une chimère. Et, au fait, il n'y en avait pas d'exemples, ni chez nous, ni chez aucun peuple. Il n'y a jamais d'exemples de rien. On a dit que l'expérience de la vie n'est qu'un mot pour les individus. L'homme arrive à chaque âge de sa vie avec une expérience du passé qui ne lui sert à rien pour se mesurer avec les événements qui l'accueillent à chaque tournant de l'existence. Il en est des peuples comme des individus. L'histoire leur apprend ce qui fut, mais non ce qui sera, ce qui va être ou ce qui est. Aussi, tout n'est dans leur vie que perpétuelle improvisation en face du perpétuel imprévu et ce sont, peuples ou individus, les plus intelligents, les plus souples, les plus avisés qui surmontent,

avec le moins d'incertitude, l'obstacle du moment, pour formidable qu'il soit.

LA TÉLÉGONIE

9 *Mai* 1915.

Ce n'est autre chose que l'imprégnation, dont les physiologistes se sont beaucoup occupés récemment et même à l'Académie des Sciences, à propos des malheurs que l'on sait. Rien de plus discuté que cette question. La plupart des éleveurs n'ont aucun doute sur la réalité du phénomène. Pour eux, le vrai père des produits d'une femelle sera éternellement le premier mâle dont elle aura été fécondée ou du moins il les influencera sérieusement. Mais, en même temps que l'on affublait

d'un nom grec cette action, peut-être moins mystérieuse que l'on ne croit, on en a contesté la réalité. Assurément ce n'est pas là une loi physiologique, ce n'est qu'une possibilité, mais il serait imprudent de la méconnaître. Darwin, dans la création de nouvelles variétés d'animaux domestiques ou de plantes cultivées, accordait beaucoup de créance aux observations des jardiniers et des fermiers. La télégonie est peut-être aussi de leur ressort. Pourquoi, vraiment, depuis un temps immémorial, les éleveurs redouteraient-ils pour leurs femelles reproductrices le contact d'un premier mâle suspect? L'homme, depuis les temps anciens, fait de même à l'égard de la femme et c'est une des raisons pour lesquelles il s'est presque toujours montré fort jaloux de la virginité. L'inventeur

du mot télégonie a évidemment adopté les idées traditionnelles à ce sujet, puisque ce vocable grec signifie paternité lointaine, génération à distance, et, en fait, la télégonie n'est niée que parce que son mécanisme ne se comprend pas bien. Mais comprend-on bien comment fonctionne l'hérédité, comment un animalcule invisible ou un ovule microscopique peut transmettre le rhumatisme ou le talent musical ? Comprend-on le mécanisme de la loi de Mendel ? C'est pourtant un fait véritable et vérifié. L'imprégnation est beaucoup moins mystérieuse, puisque son agent de transmission est l'élément physiologique le plus sensible, c'est-à-dire le sang.

MÉTAPHYSIQUE

10 *Mai* 1915.

Le Dr Mariavé est ce médecin-major dont on a dit qu'il avait été tué par un obus allemand pendant qu'il soignait des blessés allemands à l'hôpital d'Ypres. Or, s'il est vrai qu'il soigne, avec une égale humanité, des blessés allemands et des blessés français, il est si peu vrai qu'il ait été tué, qu'il vient de publier une étrange brochure où, à propos de son rôle à Ypres, qui n'a l'air d'avoir conservé dans son esprit qu'une importance secondaire, il disserte de plusieurs choses sans

rapport avec les présents événements, ni sans rapports entre elles, du moins, pour les esprits d'une logique moins extraordinaire que la sienne. Il est vrai qu'elle est précédée d'une épigraphe désabusée où j'ai dit autrefois : » L'illusion est vérité, et la vérité est illusion. » Je pense toujours de même ; au point de vue métaphysique, s'entend. La vérité est ce que l'on croit vrai, principe menant tout droit à un scepticisme absolu, qui ne doit pas être l'état d'esprit du docteur Mariavé. Au contraire, il me semble croire à tant de choses que j'en suis un peu déconcerté. Il est de l'école du professeur Grasset, comme il est de la vieille même cité médicale, et il s'efforce comme lui de concilier une science, qui est fatalement matérialiste, avec des croyances qui sont nécessaire-

ment spiritualistes d'aspect, étant chrétiennes et catholiques. Je dis d'aspect, car il ne faudrait pas croire que le catholicisme soit incompatible avec le matérialisme. Tertullien était matérialiste. Jamais il ne put concevoir la spiritualité de l'âme et c'est bien difficile aujourd'hui pour un médecin philosophe. Ce n'est pas ici le lieu d'en dire plus long sur ce point. Cette brochure, où il est parlé de tout, où est affirmée la matérialité de l'intelligence et la croyance à un surnaturel intense, a tout de même quelque chose d'étrange.

UN INSTANT

17 *Mai* 1915.

En recevant le numéro de mai du « Bulletin des écrivains », je songe à une phrase de Voltaire que j'ai précisément lue ces jours derniers. Je la cherche, la voici : « Il faut vingt ans pour mener l'homme de l'état de plante où il est dans le ventre de sa mère et de l'état de pur animal qui est le partage de sa première enfance, jusqu'à celui où la maturité de la raison commence à poindre. Il a fallu trente siècles pour connaître un peu sa structure. Il faudrait

l'éternité pour connaître quelque chose de son âme. Il ne faut qu'un instant pour le tuer. » On pourrait reprendre cela, en le particularisant et en l'appliquant à ces jeunes écrivains dont il tombe quelqu'un, peut-être encore au moment que j'écris. Il a fallu vingt-cinq ou trente ans pour former cet esprit et le rendre apte à mettre un peu d'ordre dans les sensations éprouvées d'abord confusément par ses organes, à observer comment peu à peu elles se transforment en sentiments et les sentiments en raison, à acquérir en même temps l'art de les exprimer par le verbe selon toutes ces nuances qui s'engendrent l'une l'autre, à façonner enfin un être qui se différencie d'un autre à la fois par la qualité de l'émotion pure et de l'émotion intellectuelle, à donner à ces émotions mêlées

l'expression exacte qui la vivifie encore et la rend accessible aux hommes qui croiront y retrouver la mélodie même qui bruissait confusément en eux; et un instant a suffi pour détruire cet organisme compliqué et choisi. La vie s'écoule avec le sang et avec le sang s'écoule la pensée et tout le futur qu'elle contenait. Que de rêves, que de chimères, que d'amours, que d'âmes répandues dans les mares de sang d'un champ de bataille !

RACES ET LANGUES

26 *Mai* 1915.

L'entrée de l'Italie dans la lutte va donner encore plus de force dans les imaginations populaires à cette opposition des deux civilisations, la germanique et la latine, qui fait depuis de longs mois déjà le fond de tant de discours. Beaucoup de Français qui se piquent de savoir poussent cette opposition à l'absolu. C'est plus commode. Il y aurait d'un côté les Germains et, de l'autre, les Latins. C'est commode, en effet, mais peu exact. On oublie un peu

trop l'élément celtique qui continue à être l'élément fondamental du mélange français et celui, sans doute, qui lui donna son caractère particulier. Les Romains se donnèrent la peine de conquérir la Gaule. Cela ne fut pas un jeu pour César. Il y mit huit années, bien que les Gaulois ne fussent pas fort unis, malgré l'effort tardif de Vercingétorix. Il y avait donc des Gaulois et ils étaient nombreux. Leur nombre augmenta sous la prospérité romaine et, bien qu'ils eussent adopté la langue de leurs vainqueurs, ils n'en restèrent pas moins des Gaulois et des Celtes. Quand les Barbares vinrent, ils leur firent tête puis s'amalgamèrent avec eux, sans jamais perdre leur caractère original, et il en fut encore de même lors de l'invasion des Normands. En Normandie, c'est

toujours la race celtique qui est, comme partout, hormis dans quelques coins du Midi, la race dominante. Il faut donc distinguer en France la race et la langue. C'est par la langue seulement que la France est nettement latine. Or la langue n'est pas le seul véhicule de la civilisation. Il y a les coutumes, les traditions, l'esprit. Tout cela demeure celtique. Nos contes populaires sont imprégnés de celticismes : les fées sont celtiques. malgré leur nom latin. Les deux derniers siècles classiques, malgré leur ignorance de ces questions, étaient plus près de la vérité en appelant « Gaulois » tout ce qui était paysan, tout ce qui était autochtone, que ne le sont nos orateurs en voulant faire de nous un peuple latin.

ROMANTISME

22 *Mai* 1915.

L'entrée de l'Italie dans la danse donne déjà à la fête un air romantique. Même à ceux qui ne les connaissent pas autrement, toutes ces villes du nord de l'Italie sont évocatrices de belles histoires ou de beaux songes. Leur énumération rythmée serait à elle seule de la poésie. Chaque syllabe est imprégnée de Shakespeare, de Byron, de Stendhal, de Musset. La ridicule George Sand même n'a pu gâter l'image vénitienne : ses amours pharmacopoles en ont été anoblis. Qui

n'a pas entendu la voix de Juliette sur le balcon de Vérone, parmi les jasmins et les roses ? Mais la Lombardie et la Vénétie sont aussi le berceau du romantisme politique, et qui est resté insensible aux luttes des partis dans son propre pays n'entend pas sans émoi évoquer le Conseil des Dix, le Doge ou Silvio Pellico. On se souvient de cette fausse victime de l'Autriche et on tremble à l'idée que les bombes pourraient endommager Venise. Ah ! cela ferait dans le monde un autre scandale que la cathédrale de Reims ou les Halles d'Ypres. Venise est la capitale du romantisme et M. Marinetti, le romantique burlesque, le d'Assouci ou le Scarron du genre échevelé, est bien le seul homme au monde qui en ait jamais souhaité la destruction. C'était avant la guerre. On

n'appelle les calamités que quand on n'en redoute pas la réalité. Comme ces temps sont loin ! comme le burlesque est loin ! La question est sérieuse : pourront-ils détruire Venise ? Ce sera sûrement un des buts de l'Autriche dans la guerre nouvelle et ainsi serait affirmé le caractère romantique qu'elle prendra nécessairement. Plus que jamais les Barbares seront forcés de se conduire en barbares. C'est déjà un résultat. Mais que devient en tout ceci la civilisation, la parure de la vie ?

L'ENCLOS

28 *Mai* 1915.

Un journal publia hier une carte de l'Europe assez impressionnante. Les territoires en guerre étaient teintés de noir et c'était quasi toute la carte. Seuls jouissaient de la teinte blanche ou neutre la péninsule ibérique, les Balkans, un petit coin vers le nord-ouest qui est la Hollande, au-dessus, la péninsule scandinave et, rigoureusement entourée d'un océan de ténèbres, un îlot, dans le centre, surgissait. Cet ilot avait l'air si perdu, si abandonné qu'on

en sentait un petit frisson. Il faudrait si peu de chose pour que la nuit l'atteignît, pour que la tempête fît vaciller et sombrer ce minuscule phare ! A contempler cette image, la Suisse a dû éprouver un double sentiment : l'orgueil d'être et de se maintenir invulnérée dans la tourmente, l'angoisse de se sentir sous une telle étreinte ! Des lieues de guerre, des profondeurs de guerre entourent presque à l'infini le verger de paix. Aucune des barrières de ce petit enclos qui n'ouvre sur un camp grondant et menaçant. Monté sur le mur qui l'enserre, on distingue la lueur des canons, on entend le grondement des obus, dont un éclat parfois ricoche sur le territoire neutre. C'est miracle que ce point blanc ne devienne pas une cible universelle. Si tous ces canons agissants allaient se

tourner, dans un moment de folie, vers la pacifique ! Si la fameuse nécessité stratégique allait découvrir que la ligne du moindre effort passe par la tache blanche ! Elle a beau être étoilée d'une croix rouge et posséder en plus quelques piquants sur ses bords, cela lui a donné un instant à réfléchir, car cette petite tache pense au milieu de l'océan de ténèbres. Elle pense qu'elle est la gardienne de quelque chose qui n'existe plus autour d'elle, mais que l'océan de ténèbres sera bien aise de retrouver un jour. Elle est la gardienne de l'idée de paix. Une si petite gardienne pour une si grande chose !

EFFETS

29 *Mai* 1915.

La guerre a augmenté la sensibilité aux dépens de l'intelligence.

*
* *

L'ironie a disparu de la littérature écrite et l'ironie est le signe de la sérénité intellectuelle.

*
* *

L'inquiétude, le chagrin, la misère sont tombés à dose inégale sur tous les

hommes : ce sont les hommes d'esprit qui ont le plus mal résisté.

*
* *

La guerre, qui a exalté l'idée de patrie, en a aussi montré le besoin chez l'homme. On voit des hommes se faire tuer pour celle qu'ils pourraient avoir.

*
* *

La vérité a été pourrie par le langage.

*
* *

Un journaliste parle d'un pensionnat évacué où flotte encore la pureté des jeunes filles enfuies. Et nous lisons cela sans effroi, nous comprenons un langage qui ne renferme plus que les phosphorescences de réalité.

*
* *

L'homme s'imagine toujours qu'il va arriver à un état définitif, que le temps, enfin, va s'arrêter.

*
* *

Cela me fait rire, le malade en marche vers la soixantaine, qui espère guérir, retrouver ses forces, l'an prochain. Cela me fait rire, quand cela n'est pas moi-même.

*
* *

Qu'est-ce qu'un amour qui a besoin d'un aveu de paroles, qui ne se décide pas clairement par les regards, l'attitude ? Le roman vulgaire en est toujours aux procédés du théâtre : tragédie ou vaudeville.

*
* *

Le dernier état des choses n'est pas toujours une amélioration. C'est toujours un progrès.

EST-IL FOU ?

30 *Mai* 1915.

Le docteur Cabanès n'en doute pas et expose ses motifs dans un gros livre aux belles illustrations qui suscitera bien des curiosités et sans doute bien des adhésions, mais aussi des contradictions. Je ne l'ai pas encore lu, je n'ai fait que l'ouvrir, examinant au passage tous ces portraits d'électeurs, de rois de Prusse, d'empereurs allemands qui, à eux seuls, feraient une documentation saisissante de la thèse. Il est bien difficile, cependant, de juger du caractère et de la

qualité d'esprit des gens d'autrefois d'après leurs portraits. Les ancêtres de Guillaume II ne me parlent pas très clairement. Il faut un œil de spécialiste pour trouver la tare dans ces figures dont on ne sait pas jusqu'à quel point elles coïncident avec la réalité. Elles ne semblent pas l'embellir toutefois, car la plupart sont laides, dures et rébarbatives. Une dynastie de dégénérés, dit un des sous-titres du livre. C'est possible, mais je remarque pourtant que ces dégénérés n'en eurent pas moins une remarquable suite dans les idées et que, partis de peu, relativement, ils s'élevèrent constamment, de génération en génération, jusqu'au sommet de leurs ambitions. Le dernier d'entre eux est-il plus particulièrement le dégénéré-type que veut M. Cabanès ? Vus de l'extérieur et de

loin, ses actes ne le prouvent pas tout à fait. Pour moi, j'y ai bien distingué je ne sais quelle ivresse de la volonté et de l'ambition, mais dont la destinée aurait pu faire que les historiens y découvrissent les pronostics de la grandeur au lieu de ceux de la folie. Le tempérament originel des hommes est bien peu de chose, presque toujours, auprès des jeux tragiques de la vie qui élèvent les uns, écrasent les autres, font de la poussière avec le reste. C'était la philosophie des Grecs, qui y avaient trouvé un scepticisme et une ironie supérieurs. Le Docteur Cabanès ne croira pas que j'oppose le bloc de cette théorie aux investigations de la science, de la sienne en particulier.

L'OBSERVATOIRE

7 Juin 1915.

Un astronome écrit avec bonne humeur que, malgré le malheur des temps, il continue de monter presque chaque jour à l'observatoire. Seulement, il ne s'installe pas au grand équatorial. Une forte jumelle lui suffit, car l'objet de ses observations n'est pas plus lointain que les tranchées ennemies. Il est observateur dans le corps des artilleurs, au lieu de l'être dans le corps des astronomes. Voilà une attribution de fonctions militaires qui n'est point sotte : cet homme, au

moins, sait regarder ; il sait même calculer et évaluer les distances, ce qui le repose des supputations stellaires. Mais tout de même, quel métier pour un pacifique astronome et quel renversement des habitudes de la civilisation ! Je recevais hier une lettre d'un médecin-major accompagnée d'une photographie qui me donnait l'image de la hutte de terre et de cailloux où il a établi son ambulance à deux pas du front. C'est dans le civil un agrégé de médecine ou qui allait passer son dernier examen pour le professorat. Son caporal-infirmier est un professeur de philosophie. Et voilà ce que la guerre a fait de nous. Presque aucun homme, jeune encore, n'exerce provisoirement le métier qu'il avait choisi et le miracle est que l'ordre social est parfaitement assuré et que tous ces civils d'hier font des

soldats ou des auxiliaires de soldats admirables. Ils se sont adaptés merveilleusement à une vie presque sauvage où la civilisation, dont ils sont pourtant des rouages essentiels, leur apparaît comme une chose lointaine, parfois très belle et très désirable, parfois absurde. En attendant d'y rentrer, ils en rêvent, mais sans impatience, et ils ont une excellente occasion de la juger. Quel observatoire pour un philosophe ! C'est dans les camps que Descartes avait mûri sa philosophie. L'état militaire n'est incompatible avec aucune spéculation. C'est une chose que nous aurons apprise, aussi bien que ceux qui y participent.

LE TOUR DES FEMMES

8 *Juin* 1915.

« Voilà des siècles et des siècles que les hommes dirigent les affaires publiques, on sait avec quel résultat. Ils n'ont su prévoir ni une révolution, ni une guerre. Sous leur égide, l'humanité a marché de catastrophe en catastrophe et aujourd'hui on semble arrivé à la fin du monde. S'ils passaient la main aux femmes ? » Naturellement, c'est une féministe qui me parle ainsi, mais vraiment je ne sais quoi répondre tout en me disant qu'à la place du sexe mâle les

femmes n'eussent peut-être pas mieux réussi à discipliner et à ordonner l'humanité. Je le répétai tout haut et elle répondit : « Qu'en savez-vous ? Depuis les Amazones, dont l'histoire est obscure, les royaumes ont souvent été gouvernés par des femmes et ne s'en sont pas plus mal trouvés. Quel bien ne serait-il pas arrivé si ces reines avaient osé prendre des ministres et des administrateurs, des diplomates féminins ? » Je gardais le silence. Elle continua avec véhémence : « Abdiquez ! Il est temps. Allez-vous-en, laissez-nous la place, ne fût-ce que par pitié pour vous-mêmes ? Ce mélange de députés des deux sexes, comme on va l'essayer au Danemark, ne donnera rien de décisif. Mais c'est un commencement. Qu'en pensez-vous ? — Je n'ai plus, dis-je enfin, d'opinion sur rien. On me

demanderait s'il n'est pas opportun de confier à des enfants de douze ans le gouvernement du monde, que je n'oserais pas taxer de folie une telle idée. Ce que je vois est si déraisonnable que pas de gouvernement du tout me semblerait une opinion soutenable. Pour employer votre expression, quel bien ne serait-il pas arrivé si l'anarchie avait été la maîtresse du monde, ou quel mal pire avec les maux présents serait-il advenu ? — Vous badinez ? — Non, mais j'ai perdu la faculté de raisonner. »

LE CIEL BLEU

9 *Juin* 1915.

Je me réjouis de ce ciel pur et dur, de ce ciel si implacablement bleu, parce qu'il doit être favorable à nos armées, mais la vue ou seulement l'idée m'en est personnellement pénible. Ce bleu coïncide généralement avec le vent d'est ; aussi je ne les sépare pas dans ma vaine animosité. Un de mes amis, exilé en province, prétend ne bien vivre et ne penser allégrement que quand le ciel est immaculé et que le vent vient de l'orient. Cela m'a toujours étonné car

pour moi, j'y perds jusqu'à l'espoir et quand, d'aventure, je regarde cet azur laiteux, je me sens fondre et devenir aussi bête que lui. C'est une des horreurs de la nature. Que les poètes, à ce sujet, ont dit des banalités ! Seul, Théophile Gautier a senti ce qu'il y a de tyrannique et d'inexpressif dans ce ciel uniforme, couleur de première communiante mal blanchie, aux pensées aussi innocemment mornes que sa robe sans élégance. Il n'est pas jusqu'au divin Mallarmé qui n'ait chanté l'azur, cet idéal des blanchisseuses, pour qui on l'a solidifié en petites boules puériles. J'aime un ciel pommelé, un ciel changeant, un ciel vivant. L'azur, c'est la mort, l'immuable, le définitif, le néant. Ce que les simples appellent le beau temps n'est bon à rien, d'ailleurs, hormis

la fenaison et les moissons. Il n'est point désagréable, j'en conviens, la nuit, dont il nous permet d'admirer le manteau constellé, mais c'est bien le seul moment et c'est peut-être le payer cher que d'avoir vécu tout un jour sous sa stupide beauté. La grâce molle de Séléné n'est tout à fait sensible que quand des nuages légers courent sur sa face et parfois la voilent et parfois en laissent voir l'éclat doux. Dans un ciel trop clair, elle est un peu bête. Mais son frère le soleil, est atroce. Des nuages, des nuages !

LA BÊTISE

10 *Juin* 1915.

Un homme de savoir et d'esprit m'écrivait ces jours derniers qu'il y avait vraiment une moisson d'observations psychologiques à faire en ce temps-ci pour l'homme intelligent qui a gardé un peu de sang-froid. Il y en a de tout genre ; mais comme toujours, c'est la bêtise qui fournirait les plus fructueuses. On aurait pu croire qu'elle fût devenue plus modeste, qu'elle se fût recueillie dans le silence, la contemplation de soi,

l'ennui des longues journées lourdes et la lecture des feuilles.

Mais non, elle s'est exaltée, au contraire, elle se manifeste, elle crie, elle s'étale, elle dégorge, sa vanité emplit la cour et la ville, c'est-à-dire le parlement et le café. Ici ou là, c'est l'imbécile qui prétend enseigner au général en chef et aux états-major la meilleure méthode d'utiliser les hommes ! Cela a été publié et l'on n'a pas ri, parce que la bêtise, en ce temps-ci, se masque de bonne volonté, se dissimule sous le nom d'intérêt national. C'est même là son danger. Il faut de la perspicacité pour découvrir, sous la grimace de patriotisme, la grimace de vanité, et du courage aussi. La bêtise, à la ville, c'est-à-dire au café, est moins novice. Qu'elle crie tout haut : « Si j'étais à la place du général Joffre... »,

cela ne distrait qu'un instant les joueurs de la manille ou du domino. Comme il n'est guère aucun d'entre eux qui, au fond de sa bêtise personnelle, ne pense de même, ils n'éprouvent que de l'envie pour l'intempérant et se taisent pour ne pas donner trop d'importance à l'exclamation. « Si j'étais le général Joffre, il y a longtemps qu'ils ne bombarderaient plus la cathédrale de Reims ! » Je n'en doute pas, mon ami, mais vous n'êtes pas le général Joffre. Cette bêtise, qui s'exerce, pour ainsi dire, en famille, est inoffensive. C'est une sous-variété dépourvue de venin.

LE ZEPPELIN

11 *Juin* 1915.

Les Anglais sont très fiers d'en avoir démoli un au-dessus de Gand, et le jeune Warneford, auteur de cet exploit est, à Londres, le héros du jour. Mais quelle pauvre machine de guerre qu'un dirigeable, même rigide ! On ne comprend pas bien que les Allemands, gens si sérieux et si méthodiques, aient fondé sur ces machines imparfaites de si grands espoirs. Ils ont fait si peu de mal jusqu'ici à l'Angleterre que cela en est risible. Ce n'est pas cinquante zeppeline

qu'il faudrait pour endommager Londres, mais cinquante mille et la proportion des victimes et des dégâts serait encore si minime qu'il n'y aurait pas de quoi s'émouvoir outre mesure. Les sous-marins sont plus dangereux, mais impuissants à gêner sérieusement le commerce et les opérations militaires. Le principal résultat de ces absurdes méthodes de guerre est d'exaspérer les haines nationales et de les faire monter si haut et de les rendre si vivaces qu'elles survivront même à toute paix. Une nation peut ne pas garder longtemps rancune à l'ennemi de lui avoir vaincu et détruit des armées, mais elle ne pardonne pas certains procédés. Les destructions qui servent moins à se rendre redoutable qu'à se rendre odieux ne seront jamais entreprises par un enne-

mi intelligent, ni même par un ennemi qui aurait une belle certitude de victoire. On dirait que ce sont les vengeances anticipées d'une défaite inévitable. Mais les vengeances anticipées se paient au règlement final. Ce sont de mauvais calculs. De leur longue fréquentation avec les Italiens, les Allemands n'ont rapporté qu'une connaissance bien superficielle de Machiavel. Sans cela, ils sauraient qu'on doit tuer son adversaire, mais non le blesser seulement. Un coup qui n'est pas mortel est une faute.

APRÈS-DEMAIN

23 *Juin* 1915.

Ce n'est pas encore cette fois-ci que l'on verra les dernières horreurs de la guerre aérienne selon toute leur absurdité. Quelques incidents ne doivent pas nous faire illusion. Ils ne sont rien auprès de ce qui se passera plus tard et rien peut-être de ce que l'on peut imaginer. Les Allemands affolés ont parlé de la destruction de Londres. C'est un rêve encore chimérique, mais peut-être que la prochaine guerre le verra réalisé. Ce sera un avertissement pour l'avenir et

l'humanité, pour se garer des désastres, commencera sans doute à se réfugier sous terre. La bêtise et la méchanceté humaines s'uniront pour mettre le ciel en interdit. D'effroyables gaz mortels à toute vie, même végétale, l'envahiront, forceront les hommes à fuir. Et où fuir ? Dans la terre. C'est là, dans une sorte d'enfer, qu'ils creuseront leur refuge d'où des inventions meurtrières et dont nous n'avons aucune idée s'ingénieront à les déloger. Ceux qui se feront l'illusion de combattre pour la civilisation n'auront aucune idée de ce qu'elle a pu être, mais s'en créeront au moyen de livres traditionnels, une extravagante image, pareille peut-être à celle que nous pouvons avoir de l'Olympe, d'un temps où le ciel sur la terre

Vivait et respirait dans un peuple de dieux.

Le tombeau permanent où les hommes, par peur des hommes, se seront terrés comme des taupes ne leur vaudra même pas la sécurité. L'électricité, enfin bien maniée et élevée au rang de machine de guerre, viendra les chercher dans leurs tanières, et ravagera leurs cités souterraines par de formidables explosions fluidiques. Espérons que l'humanité ne résistera pas longtemps à tant de folie. Mais peut-être qu'un couple survivant sera projeté sur le globe terrestre dénudé. Il y retrouvera peut-être un brin d'herbe échappé au poison. Et tout recommencera jusqu'à la prochaine crise.

LE FIL

25 *Juin* 1915.

Qui eût cru qu'un jour le fil deviendrait rare, que cette petite chose ténue deviendrait précieuse? Avez-vous une aiguillée de fil? demande la commère à sa voisine. Et la voisine maintenant, ou bientôt, y regardera à deux fois avant d'appauvrir sa bobine. Que vont devenir les machines à coudre, qui ne marchaient pas à la vapeur, mais au fil? Vont-elles se taire en attendant que reprennent les grandes machines de Lille qui, elles, marchaient à la vapeur, et débi-

taient du fil et du fil à ne savoir qu'en faire, du gros qui ressemble à de petits câbles soigneusement lissés et du fin, si fin qu'il ressemble à des cheveux fins. Les fils qui ne venaient pas de Lille venaient de Mulhouse. Ils étaient rangés dans des boîtes qui portaient une étiquette en couleurs, de véritables images, que plus d'une bonne femme jadis a collectionnées. C'est du folklore industriel bien curieux. Le hasard m'a mis entre les mains un album de ces ingénieuses marques dont quelques-unes étaient connues du monde entier. Voilà le fil *Au grand amiral,* qui est Duquesne ou Jean Bart. Un fil sans nom, mais qui représentant Guillaume Tell, était destiné à la Suisse, tandis que le fil du *Boléro,* avec un bel Espagnol, soie et or, était destiné à tenter les Espagnoles. Pour

les châteaux, voici le fil *Henri IV;* pour l'Amérique, le fil *Au nouveau monde*; pour les pauvres gens, le modeste fil *Au colporteur*. Le colporteur passe, appuyé sur un bâton rehaussé d'or, avec des guêtres en or, portant un ballot doré; dans le fond une église en or s'élève, cependant qu'au premier plan penche une barrière d'or : des traces d'or se voient parmi l'herbe et jusque sur les toits du village. Ces marques de fil sont d'une grande variété. Il y en a de religieuses : *A la Providence de la France, A la Vierge, A Sainte-Marie, A l'Angélus* : de pittoresques ou de populaires, *Aux deux marteaux* (deux forgerons, l'un en pantalon rouge, l'autre en pantalon vert). *Au Robinson, Au singe, Au Petit Chaperon Rouge*. Mais la plus jolie est sans doute celle du *Fil à l'Arle-*

quin et la plus belle, celle du *Fil à l'Amazone*. On ne vit jamais une plus somptueuse Amazone.

L'ÉCOLIER LIMOUSIN

29 *Juin* 1915.

Depuis Rabelais, l'écolier limousin a un peu changé sa manière. Comme il écrit dans les journaux, il a dû, pour se faire un peu comprendre, abandonner son jargon primitif. Il ne dit plus : « Nous transfretons la Sequane au dilucule et crépuscule... », et ne parle plus de « l'alme, inclyte et célèbre académie que l'on vocite Lutèce », mais il n'a pu apprendre à parler simplement et à nommer les choses par leur nom. Il pleuvait ? « Comment, songe-t-il, vais-je

dire cela ? car la chose en vaut la peine et je dois montrer que j'ai des lettres. » J'ai quelquefois songé à recueillir toutes les manières de ne pas dire : « Il pleut », dans la littérature contemporaine. Par ce temps de guerre, ce ne serait pas une mauvaise occupation, et d'ailleurs, comme on ne peut plus dire que le demi-quart de ce que l'on pense, et encore avec des précautions, ce serait un moyen d'extirper de sa cervelle les idées subversives. Aussi bien, je croyais que cette sorte de rhétorique enfantine n'aurait pas survécu aux événements présents et que tout cela n'eût bientôt paru de l'histoire trop ancienne. Je me trompais, cela continue. L'écolier limousin est immortel ou plutôt intuable et il a tranquillement adapté son jargon à la description des faits de guerre. Ce matin,

j'ouvre un journal et je lis : « Sur les rails luisants et rectilignes qui filent à travers les plaines et escaladent les collines, les trains de France passent et repassent en longues et noires théories... » Ce n'est pas tiré d'un conte à dormir debout, mais d'une « Lettre du front ». Ce qui est peut-être le plus décourageant, c'est que cette manière d'écrire enchante évidemment le peuple. Il la trouve délicieuse et pleine de nouveauté ; cependant que je pense que l'ivresse du style fleuri a donné la berlue à mon écolier limousin. Il n'aurait pas pensé, en style simple, à faire escalader les collines par des chemins de fer.

LA GUERRE ET LE DROIT

1er *Juillet* 1915.

Un passage de Thucydide me tombe sous les yeux : « Quand on explique, dit-il, une victoire par ceci que le vainqueur avait pour lui le bon droit, on profère une absurdité, car l'histoire n'est pas la morale. » Et il énumère les causes réelles de la supériorité des peuples dans les batailles, qui sont : les forces matérielles, nombre des soldats et des vaisseaux, armement, argent, d'une part ; de l'autre, l'intelligence, en tant qu'elle saura utiliser pratiquement ces res-

sources. Ce sont là des vérités tellement évidentes qu'il ne semble pas raisonnable, tout d'abord, d'en faire honneur au grand historien. Mais au temps de Thucydide, qui était aussi, à peu d'années près, le temps d'Hérodote, ces vérités, loin d'être banales, étaient toutes neuves. Il semble qu'il en soit de même aujourd'hui, malgré le progrès matériel qui nous fait toujours illusion, je ne dis pas sur l'accroissement, mais sur le maintien de notre intelligence. Il nous a fallu quasi une année de guerre pour nous hausser au niveau de l'historien de la Guerre du Péloponèse et nous apercevoir que, s'il est bon que le peuple sache qu'il a le bon droit pour lui, cette conviction ne doit servir qu'à le disposer plus allègrement aux œuvres de la guerre. Ce sera, si l'on veut, le coup de

vin dont le forgeron étanche sa soif, mais rien de plus. Encore ne faut-il pas abuser des métaphores de cet ordre et, si j'avais à parler au peuple, je lui dirais : « Vous avez le droit, cela est certain, mais faites comme si vous ne l'aviez pas et comptez davantage sur le nombre de vos canons et la force de vos muscles. La guerre dresse devant vous des obstacles matériels qui ne peuvent être détruits que par des arguments matériels. Vous avez le droit, mais soyez forts. Le droit se prouve par la victoire. »

LE POÈTE CANONNIER

2 *Juillet* 1915.

Il m'est arrivé du front, l'autre jour, un livre bien singulier et qui restera probablement une des curiosités de la guerre, d'abord par son origine, ensuite par bien d'autres motifs : son titre, sa composition, son tirage très restreint, son goût singulier. Naturellement, il n'est pas imprimé, mais seulement tiré au polycopiste, mais cela ne lui ôte pas son caractère de livre, pourvu d'un titre, d'une couverture, voire d'une justification du tirage et d'un « achevé de tirer »,

ainsi libellé : « Le tirage à *25* exemplaires des *21* poèmes de la *Case d'Armons* a été achevé à la batterie de tir, devant l'ennemi, e régiment d'artillerie, e batterie, par les maréchaux des logis Bodard et Berihier, le 4 juin 1915. » Quant à l'auteur, c'est Guillaume Apollinaire, qui, en devenant canonnier, n'a pas cessé d'être le poète étrange que l'on connaît. Il paraît que *Case d'Armons* est un terme du métier, mais les poèmes ne sont pas spécialement militaires, quoiqu'ils se ressentent presque tous du milieu nouveau où ils ont été écrits. Beaucoup d'entre eux sont, comme il sied, incompréhensibles, ce qui ne les empêche pas d'être semés d'éclairs d'une certaine beauté, comme ceci, bien en situation :

L'air est plein d'un terrible alcool.

Je trouve merveilleux qu'artilleurs ou fantassins n'en soient pas davantage grisés ou abasourdis et gardent au milieu du carnage ou de la tempête des bruits et des éclairs, le soin de rester eux-mêmes et de continuer avec une tranquillité, presque insultante à nos émois, l'exercice de leurs talents ! Ils sont restés eux-mêmes et pourtant ce sont d'autres hommes, comme le dit Apollinaire dans une petite chanson ironique :

Une femme qui pleurait,
Eh ! oh ! ah !
Des soldats qui passaient,
Eh ! oh ! ah !
Un éclusier qui pêchait,
Les tranchées qui blanchissaient
Des obus qui pétaient,
Des allumettes qui ne prenaient pas,

Et tout a changé en moi,
Tout, sauf mon amour.

VOLTAIRE

3 *Juillet* 1915.

Depuis quelques années, la gloire de Voltaire a singulièrement reverdi ; la guerre actuelle aura même rendu à telles de ses œuvres une valeur d'intérêt ou de curiosité que l'on ne pensait pas qu'elles dussent reprendre. On croyait qu'il n'amusait plus, comme on avait cru qu'il n'instruirait plus jamais, et voilà que M. Salomon Reinach bâtit presque toute la partie moderne de son *Histoire des religions* sur l'*Essai sur les mœurs*, de Voltaire, et que M. Victor Tissot réimprime dans une collection

populaire sa *Vie privée du roi de Prusse*, dont Macaulay disait : « C'est le pamphlet le plus mordant qui ait été jamais écrit. » Mais c'est encore autre chose, c'est l'exposé le plus clairvoyant des secrets et des pratiques de la politique prussienne, telle qu'elle fut fondée par le grand Frédéric. En somme, ce pamphlet de Voltaire se trouve parmi les préfaces les plus utiles à qui veut connaître, et c'est tout le monde aujourd'hui, « l'âme allemande » ; et Voltaire nous initie à cette connaissance, non pas au moyen d'un in-8° à l'embêtant pédantisme psychologique, mais par un pamphlet léger où tout est dit d'une façon spirituelle. C'est l'influence allemande, que nous avons si fort subie depuis quarante ans, qui nous a fait croire qu'il fallait être ennuyeux pour être substantiel,

tandis que Voltaire lui-même nous avait enseigné le contraire. « Tous les genres sont bons, a-t-il dit, hors le genre ennuyeux », et il faut tenir bon là-dessus et se bien persuader qu'il y a plus de vraie philosophie dans *Candide* que dans la *Critique de la raison pure.* Après avoir presque tout détesté de Voltaire, j'en aime aujourd'hui à peu près tout, car je me suis aperçu, en le lisant, tout simplement, que cet homme, outre qu'il est un grand écrivain, est le type même du sage. Tout ce qu'il a loué méritait d'être loué et tout ce qu'il a bafoué mérite le mépris. C'est peut-être l'esprit le plus sûr que je connaisse et quoique disent les sots, le moins superficiel. S'il a parlé de tout, c'est qu'il savait tout. Lisez-le. Voltaire est un étonnement.

LA « CHOSE LITTÉRAIRE »

4 Juillet 1915.

On se demande un peu moins ce que deviendront après la guerre les lettres françaises. Cela veut dire que l'on se résigne à leur disparition définitive ? Je ne sais, quoique ce qu'il en subsiste ne soit pas bien encourageant. Si la « chose littéraire », comme l'appelle Tailhade, devait en rester au niveau présent, sa déconfiture définitive n'inspirerait pas d'immenses regrets. Mais il y a celle qui mijote en ce moment dans les tranchées. Sans doute, mais pourvu qu'elle ne mi-

jote pas trop longtemps, si longtemps que, pareille à ces trop bonnes sauces, il n'en reste plus rien qu'un parfum fuyant. Et puis, qui osera la juger, cette littérature de gens qui auront fait la guerre ? Il y aura toujours un genre de disparu, celui de la critique littéraire. On dira que cela ne changera rien à la situation, et d'ailleurs que cela n'a rien d'essentiel. D'accord ; mais, si médiocre que soit, depuis longtemps, la critique littéraire, elle se maintenait tout de même en de certains coins et était tout de même un frein. Ce qu'il y aura de terrible, après la guerre, ce sera un bouleversement de valeurs tel qu'on n'en aura jamais vu de pareil. Il règnera longtemps une indulgence terrible, et de cette indulgence les mauvais écrivains à la fausse hardiesse sauront profiter,

tandis que les autres, toujours timides et dignes, plus encore que d'habitude, en souffriront. Il faudrait, dès maintenant, prendre une résolution, qui ne fut pas prise en *1871*, ce qui permit l'éclosion de plusieurs fausses gloires littéraires dont il fut impossible plus tard de se débarrasser : celle d'être attentif à ne pas confondre avec l'expression littéraire l'expression sentimentale d'émotions par lesquelles nous ne sommes que trop prêts à nous laisser tromper. C'est un appel à la fermeté, peut-être à la cruauté : c'est plus sûrement un appel à la justice.

LE MUSÉE DE LA RHÉTORIQUE

6 *Juillet* 1915.

« Le soleil, lentement, comme une énorme bombe incandescente, tombe à l'horizon... » La phrase a sept lignes et demie. La guerre n'aura pas avancé le règne du style télégraphique. Voilà comme on prend la peine de dire : Il est cinq heures, ou sept, ou huit, dans un temps où les minutes sont précieuses. La rhétorique a trop abusé de nous. Il faudra vraiment fermer les lycées où l'on enseigne une telle méthode d'abuser des mots, ou n'y plus enseigner que la physique et la géométrie. Avant la

guerre je ne faisais pas attention à ces choses, mais à cette heure, elles me choquent prodigieusement et j'y vois tous les signes d'une maladie de l'esprit plus grave que l'on ne croit, de la maladie qui fait que l'on prend pour des idées, voire pour la réalité elle-même, le premier assemblage un peu emphatique de mots vains. Cela n'a pas sans doute une grande importance quand il s'agit de l'inutile description d'un paysage banal, mais cela peut en avoir une quand on prend l'habitude d'un tel boursouflement des choses et de soi-même. Je ne confierais pas à l'homme de ce style la surveillance du plus petit atelier d'obus. Serait-il capable de les compter ? Quand il en aurait quelques paniers, il croirait en avoir la charge de plusieurs wagons.

C'est grâce à des esprits dans le genre du sien, sans doute, que notre offensive fut plusieurs fois arrêtée par le manque de munitions. Je hais l'imprécision et je la rendrais volontiers responsable de tous les maux. Je hais la rhétorique, sa mère. Le malheureux écrivain ! Que ne lui a-t-on, plutôt que l'art d'assembler les mots vagues, enseigné la physique ! Il ne nous dirait pas, du moins, que le soleil, quand il va se coucher, descend lentement vers son lit, plus lentement, sans doute, que lorsqu'il en sort ? Enfin, je lui pardonne, parce qu'il a enrichi ma collection d'une belle pièce de musée, le musée de la rhétorique.

FABLE

7 *Juillet* 1915.

« Gott mit uns ! »

Il allait se livrer une grande bataille entre un parti de fourmis fauves et un parti de fourmis noires. Les fourmis fauves voulaient, comme c'est leur habitude, réduire en esclavage et emporter chez elles les fourmis noires. Cela se passait sur un terrain sablonneux, au pied d'une colline derrière laquelle semblait descendre le soleil. Or, un homme qui cheminait par là vit qu'en

s'asseyant sur la colline, au rebord d'un fossé, il échapperait aux rayons du soleil, qui étaient accablants, et que le lieu était à souhait pour un repos de quelques instants. Il s'assit donc sur une touffe d'herbe décolorée et continua, plus à l'aise, la rêverie dans laquelle il était assez profondément absorbé. Il n'avait pas vu les fourmis fauves qui venaient le long du talus, ni les fourmis noires qui, inquiètes, rentraient dans leurs galeries. Mais les aurait-il vues qu'il n'y eût prêté aucune attention, car il les savait, les unes comme les autres, inoffensives. S'étant assis, son talon heurta le talus et détériora l'entrée des galeries où se réfugiaient les fourmis noires. Les chefs des fourmis fauves, qui arrivaient avec leurs troupes à ce moment précis, virent bien ce mouvement heureux de la

Universitas BIBLIOTHECA

jambe du géant et le dégât qu'il avait causé. Ils en eurent de la joie ; l'orgueil les gonfla ; et, se retournant vers les soldats qui se pressaient autour d'eux, ils crièrent : « La victoire est certaine. L'Homme est avec nous ! » Les troupes unanimement répétèrent : « L'Homme est avec nous ! » Elles manifestaient un grand enthousiasme. Le promeneur, cependant, allumait sa pipe. Il jeta le bout du tison et, par prudence, l'écrasa du pied, ce qui mit à mal plusieurs fourmis noires et augmenta l'orgueil et la confiance des assaillants : « L'Homme est avec nous ! Cela est visible. L'Homme est avec nous ! » Pendant qu'il achevait sa pipe, l'assaut avait été donné et déjà les fourmis fauves ressortaient des galeries ennemies avec du butin et des prisonniers, quand l'Homme

se dressa, et, distrait, regardant de petits nuages qui s'élevaient, lâcha une formidable inondation qui noya indifféremment vainqueurs et vaincus. Après quoi, il reprit sa promenade.

UN « MAÇON »

14 Juillet 1915.

Je reçus, il y a quelque temps, une lettre du poète anglais Erza Pound qui m'annonçait en termes émus la mort, dans un combat de l'Artois, du jeune sculpteur français Gaudier-Brzeska. Comme ce nom m'était inconnu, je demandai des explications à M. Pound et voici ce que j'appris : Gaudier-Brzeska, originaire de la Touraine, avait cru bon, quand le service militaire l'appela, d'opter pour son art, la sculpture, et il se retira en Angleterre. A Londres,

il travailla, il exposa, se fit une réputation dans le cercle d'artistes et de poètes d'où est sorti le mouvement « imagiste » pour les poètes, et pour les artistes le mouvement «vorticiste ». Je ne connais les vorticistes que par le monument d'Oscar Wilde, au Père-Lachaise. C'est un morceau fort curieux dont l'auteur est Epstein, le maître du groupe. Or Epstein estimait grandement Brzeska, le considérait comme l'avenir de la sculpture anglaise. Quand vint la guerre, le jeune sculpteur, qui avait évité la caserne, n'évita pas son devoir et se présenta au recrutement. Il fut incorporé sous le nom de Gaudier. Il s'était donné comme « maçon », tout simplement. Je n'ai pas de détails sur sa mort. Il avait vingt-trois ou vingt-quatre ans, semblait destiné à la gloire. Comme Epstein,

comme le peintre Lewis, Brzeska (il exposait sous ce seul nom) avait une grande admiration pour l'art ancien de l'Orient, pour les formes égyptiennes, assyriennes, chinoises de la sculpture. Mais, m'écrit Erza Pound, ce n'était pas un imitateur ; c'était un chercheur. Il avait fait des études profondes et il restait lui-même. Comme tous les vrais sculpteurs, si rares, il aimait à attaquer directement la pierre. Il avait le sentiment de la matière et, comme disent les Anglais, *a sense of the material.*

ANDRÉ PUGET

16 *Juillet* 1915.

Depuis que j'ai eu à écrire pour le *Bulletin des écrivains* la notice sur André Puget, le nom de ce poète symbolise pour moi une des plus grandes tristesses de l'heure présente, la disparition de tous ces jeunes écrivains qui seront morts sans avoir connu dans leur carrière autre chose que les projets et que les espoirs. Certes, il y a toujours, dans la vie normale, de ces morts prématurées, mais en ce temps-ci elles se pressent, elles s'accumulent, elles

passent l'imagination. Ce sont des épis sous la faux, ce sont des gerbes, ce sont des charretées. Je récapitulais les listes du *Bulletin* : plus de 120 jeunes gens sont déjà tombés, dont beaucoup avaient déjà montré leur activité, mais que d'autres dont le nom ne sera même pas écrit parce que leur esprit sommeillait encore, parce qu'il ne se mouvait encore que dans l'avenir ! Quoiqu'il eût passé la trentaine, André Puget, plus jeune que son âge, en proie à un besoin presque maladif de perfection, n'avait rien publié. Il n'a laissé que des manuscrits, qui auraient même très bien pu disparaître, sans la piété de sa jeune femme, et personne ne peut dire s'ils représentent encore la vraie valeur de l'homme et du poète. Quelle leçon pour les jeunes gens trop pressés, mais aussi

quel regret ! Ses vers, dont je n'ai pu donner qu'une idée très incomplète, portent déjà presque partout les marques de la maturité, comme ils portent les marques d'une volonté très tendue, mais il n'était pas encore arrivé au moment où la digue cède au flot trop puissant. Analyse vaine ! On ne saura jamais. Je voudrais qu'une revue publiât d'un coup (ce ne serait pas très long) l'œuvre laissée par ce méditatif. Elle surprendrait et ferait bien réfléchir. Mais surtout il faut insister sur ce nom et qu'il ait au moins une gloire prématurée, bien qu'il ne rêvât que des gloires profondes et qui viennent lentement, à l'heure vraie.

LES CORBEAUX

21 *Juillet* 1915.

Nous n'avions plus guère le sens de l'horreur, le sens tragique; la guerre nous l'a rendu; mais à ce tragique renouvelé il se mêle souvent je ne sais quel grotesque transcendant qui fait que l'on a, autant que de pleurer, l'envie de rire, d'un rire d'aliéné. C'est que la bêtise humaine, l'avidité et la vanité humaines, loin d'avoir désarmé devant la douleur, y trouvent de nouveaux prétextes à leurs manifestations. Qui donc croyait que, par les tristesses présentes,

la nature de l'homme allait se trouver comme allégée, comme sublimée ? Je ne suis pas pessimiste et moins que jamais je ne voudrais l'être devant le spectacle magnifique que nous donnent ces jeunes hommes dont tant ne reviendront pas ou ne reviendront que diminués, que douloureux fantômes d'eux-mêmes ; mais il en reste assez d'autres qui n'ont pas souffert pour que continuent à se propager parmi nous les basses pratiques coutumières de l'envie, de la méchanceté, de la stupidité. Les corbeaux tournoient toujours autour des proies. Est-ce que la guerre n'est pas leur élément ? Les proies sont plus nombreuses et il y en a de glorieuses. Ils prennent la gloire pour de la graisse et leur vol s'épaissit et leurs croassements. Becque est mort trop tôt, a écrit trop tôt. Une jeune

veuve de la guerre me disait hier qu'il ne s'en était pas réuni moins de sept autour des restes — des restes spirituels — de son mari. Comme poète, comme écrivain, comme homme délicat, spirituel et original, sa famille le détestait. Mais voilà que le bruit s'est répandu qu'il avait du génie, donc une valeur marchande, et elle a délégué une horde croassante de gens de justice pour lui extorquer les œuvres inédites, jusqu'aux lettres du mort !

LA GRANDE TUERIE

24 *Juillet* 1915.

Elles deviennent formidables, nos batailles. Elles ridiculisent l'histoire. Une action de détail sur le front occidental, action qui, noyée dans des centaines d'autres toutes pareilles, n'aura pas de nom dans la grande histoire, met en présence des armées bien plus importantes que celles qui ont jadis décidé de la perte des empires. Et les hommes tombent, tombent comme des feuilles sous le vent d'automne. La grande folie humaine augmente, devient

de jour en jour plus dévastatrice. La présente guerre aurait déjà fauché, disent les statisticiens militaires, plus de cinq millions d'hommes. (à peu près la population des Pays-Bas), et fait presque sept millions de blessés (celle de la Belgique), dont un bon nombre sont des grands blessés, des mutilés, des gens qui ont laissé une portion d'eux-mêmes sur le terrain ou dans les ambulances ! Et tout cela n'est pas fini et cela eut pour cause première l'orgueil sénile d'un empereur octogénaire. Je sais bien qu'il y en eut d autres, plus ou moins occultes : mais, s'il n'a pas réellement causé, il a pourtant déclanché le massacre. J'espère qu'à la fin on le noiera, non dans un tonneau de malvoisie, comme le duc de Clarence, mais dans un baquet de sang de cochon et ses complices avec lui. Il

arrivera du moins que le monde sera épouvanté. Les peuples les plus bêtement ambitieux sentiront la honte de leurs forfaits et n'oseront pas penser à les renouveler. Longtemps la réprobation universelle pèsera sur eux. Il y a des siècles que, sinon pour quelques maniaques, les Juifs ne sont plus la race maudite. Voilà une place à prendre qui convient parfaitement à celle qui a organisé la plus grande tuerie que le monde avait encore vue.

L'ALOUETTE GAULOISE

ET LA TRUIE DU RHIN

26 *Juillet* 1915.

M. Benjamin de Casseres, le poète américain, nous envoie ce petit poème étrange et enflammé :

A la France en armes.

L'ALOUETTE, tournoyant dans l'azur :

Je tourne dans les soleils de ma vision, mon cœur est le clairon de la vie. Je suis la France, l'Athènes de l'Europe, je suis dyonisiaque, je chante dans la bataille.

LA TRUIE :

Je suis la mère des nations, je suis le salut des hommes, je suis le sphinx et le révélateur, — et toi, tu n'es qu'une poule blessée.

L'ALOUETTE :

Je chante le chant des siècles, je chante le chant de la liberté. Je chantais dans le cœur de Ronsard, la voix de la Vierge était ma voix.

LA TRUIE :

Donne-moi tes ailes et ta légèreté, donne-moi tes songes et ton œil. Je te hais, je t'aime, oiseau sauvage, descends et viens dans mon étable.

L'ALOUETTE :

O truie qui te voudrais divine ! O truie aux rêves élyséens, ton étable est le trou

à fumier de la science et ton museau est tout rouge de sang.

La Truie :

Maudite sois-tu, toi et ton cœur sauvage, maudit soit l'air où tu planes ! Maudit le chant que tu chantes pour tes bien-aimés, le chant dont ils tissent leur victoire.

L'Alouette :

Je tourne dans les soleils de ma vision, mon cœur est un clairon, mes chants forgent le fer, ô vieille truie au casque d'étain !

New-York, 1915.

Traduit par

Remy de Gourmont.

LES INDÉSIRÉS

27 Juillet 1915.

Sous ce titre assez heureux, M. Léon Goulette a recueilli l'essentiel de la nombreuse littérature que suscita la question des femmes françaises violées et engrossées par les soldats ennemis. On se demandait quelle conduite tenir. Allait-on permettre l'avortement ? C'était le point le plus délicat. Il est un peu tard pour y revenir. Il y a bientôt deux mois, en effet, que le dernier de ces « indésirés » est venu au jour. Pendant que l'on discutait, la nature, que rien n'arrête, a

fait son œuvre. L'enquête qui s'offre maintenant, c'est celle qui porterait sur le nombre de ces naissances. Mais on se trouvera, un jour ou l'autre, en face d'une autre question. Dans une invasion qui se prolonge, il n'y a pas que des viols brutaux, il y a aussi des viols, si l'on peut dire, par intimidation, il y a des femmes et des filles qui se donnent, avec une apparence de consentement, au vainqueur provisoire, à l'occupant, il y a même très certainement des mariages. Il nous est revenu de cela quelques échos. D'où une nouvelle catégorie d'enfants, probablement aussi indésirés, mais non au même degré que les premiers. Des millions de soldats n'occupent pas un pays sans y laisser de leur graine. On ne sait pas ce qu'il se passe au-delà du front, mais il n'est pas

douteux qu'il ne s'y passe ce que la nature veut qu'il s'y passe quand de jeunes femmes et de jeunes hommes se trouvent face à face pendant des mois, dans un état d'anarchie morale qu'on a peine à imaginer. Les Allemands, un peu partout, dans les régions envahies, ont cherché à persuader la population que leur occupation était définitive. Comme elle a été longue, du moins, il y a eu, il serait vain d'en douter, de nombreuses faiblesses féminines, des mariages réguliers et que les femmes ont pu croire définitifs. Qu'en adviendra-t-il au jour de la libération ? Nous n'en avons pas fini, hélas ! avec les surprises désagréables.

LE POÈTE

30 *Juillet* 1915.

Un chroniqueur bien ambitieux déplorait l'autre jour que les lourds évènements présents n'eussent pas suscité un grand poète. Mais la guerre ne dure encore que depuis une année, cher monsieur. Vous n'avez pas encore eu le temps de le reconnaître. Il est, n'en doutez pas. Vous le découvrirez plus tard, en repassant vos auteurs des années terribles. N'est-ce pas ainsi que vous avez toujours procédé ? Vous avez méconnu Rimbaud. Quand ses poèmes

furent retrouvés, vous avez beaucoup ri. Vous n'avez connu et reconnu Verlaine que quand la fleur de son génie était presque fanée, prête à choir. Et il en fut toujours ainsi. Vous avez aujourd'hui l'illusion, bon chroniqueur, d'avoir acclamé Victor Hugo, dès que le soleil se leva. Quelle erreur ! Il est monté au zénith, malgré vous, pendant que vous répétiez :

Avec impunité les Hugo font des vers !

Il vaut peut-être mieux que vous n'ayez pas discerné le poète entre tous ceux qui se produisent aujourd'hui. Ce serait pour lui une bien mauvaise recommandation. Mais vous attendez. C'est prudent.

Attendez toujours ! Patience ! Vous le découvrirez inévitablement quand il

sera visible pour tous. Alors votre bonne volonté sera récompensée ; vous pourrez même proclamer que vous avez été le premier à le voir dans le champ du télescope et que vous vous êtes tu par discrétion. C'est ainsi que procèdent les bons critiques, ceux qui marchent délibérément avec l'opinion unanime. Mais je vous confierai une petite découverte que j'ai faite de mon côté. Il n'y a pas de poète pour les critiques littéraires, soit, mais il y a un poème magnifique auquel tous mettent la main et qui s'écrit au jour le jour, avec du sang et des larmes.

STENDHAL ET LA GUERRE

31 *Juillet* 1915.

Malgré la guerre, il paraît encore quelques ouvrages — bien peu — qui n'ont pas la guerre pour sujet ou pour prétexte et, faut-il le dire, ce sont les plus, sinon les seuls intéressants, — ce qui me fait croire que les éditeurs ont peut-être tort de se résigner à une grève aussi absolue. Il est vrai que je pense à cela à propos d'un livre où il est fort question de Stendhal et Stendhal garde un privilège. Stendhal triomphe de toutes les préoccupations. L'archiviste

du Stendhal-Club, M. Paupe, n'a-t-il pas eu l'audace d'engager une revue à instituer une rubrique spéciale : « Stendhal et la guerre », sous prétexte qu'il y a beaucoup de stendhaliens dans les tranchées et qu'on y lit volontiers *La Chartreuse de Parme* ? Le stendhalisme de M. Paupe ne doute de rien. M. Pinvert, lui aussi, est un stendhalien convaincu, qui n'a pu se tenir de laisser plus longtemps ignorée sa luxueuse brochure, *Un ami de Stendhal, le critique E.-D. Forgues*, et il a bien fait. Pour ma part, je l'en remercie fort. Cet ami de Stendhal, ami de la dernière heure, est un personnage intéressant, qui eut son originalité et sa valeur propres, puisque, bien que l'ennemi déclaré de Balzac, il se rencontra avec le grand romancier dans une commune admiration pour la *Chartreuse*

de Parme et pour son auteur. Il s'en est peu fallu que son article à ce sujet ne parût concurremment avec celui de Balzac. Il fut retardé et ne fut publié qu'à la mort de Stendhal, que les journaux avaient annoncée ainsi : « Mort de M. Bayle, auteur de différents ouvrages signés *Frédéric Styndhall.* » Ce qu'on a le mieux retenu de Forgues, c'est qu'il fut un des piliers de la *Revue des Deux Mondes.* Il y publia nombre de curieux articles sur les nouveaux écrivains anglais. Il se fit de cela comme une spécialité et c'est en cette qualité que j'avais retenu son nom. Il fut donc, de plus, un des premiers appréciateurs de Stendhal. Cela me fait plaisir.

TABLE

Préface VII
Hier et demain 1
Humanité 4
Parmi les Blessés 7
Byzance 10
La Main 13
Profits et Pertes 16
Les Lendemains 19
Le Scamandre 22
Le Pillage 25
Ce qu'il fallait 28
La Télégonie 32
Métaphysique 35

Un Instant 38
Races et Langues 41
Romantisme 44
L'Enclos 47
Effets 50
Est-il fou ? 54
L'Observatoire 57
Le Tour des Femmes 60
Le Ciel bleu 63
La Bêtise 66
Le Zeppelin 69
Après demain 72
Le Fil 75
L'Ecolier limousin 79
La Guerre et le Droit 82
Le Poète canonnier 85
Voltaire 89
La « Chose littéraire » 92
Le Musée de la Rhétorique 95
Fable 98
Un « Maçon » 102

André Puget 105
Les Corbeaux 108
La grande Tuerie 111
L'Alouette gauloise et la Truie du Rhin 114
Les Indésirés 117
Le Poète 120
Stendhal et la Guerre 123

NIORT, — IMP. NOUVELLE G. CLOUZOT.

Éditions G. CRÈS et Cie, 116, boul. Saint-Germain

Collection " BELLUM "

REMY DE GOURMONT

LA BELGIQUE LITTÉRAIRE

Un volume petit in-16, vélin pur fil. 1 fr. 50

Œuvre inédite de l'éminent écrivain. ce livre est un résumé parfait en même temps qu'une lumineuse critique de tout ce qui compte parmi les livres publiés par les écrivains de langue française en Belgique.

JEAN VARIOT

Petits Ecrits de 1915

Un volume petit in-16, vélin pur fil. 1 fr. 50

Paraîtront dans la même collection des Œuvres de :

MM. Maurice DONNAY, Gustave GEFFROY, Ch. MAURRAS, Ch. SAROLEA, pasteur Ch. WAGNER, Ernest GAUBERT, Lucien DESCAVES, Jean AJALBERT, etc., etc.

Éditions G. CRÈS et Cie. 116, boul. Saint-Germain

REMY DE GOURMONT

LE

LATIN MYSTIQUE

Un volume in-8° (177 m.m. × 255 m.m.)
imprimé sur vergé gothique

Frontispice par Maurice DENIS. Ornements décoratifs par Roger DEVERIN

PRIX : 15 FRANCS

Ce livre a été tiré à neuf cent vingt-cinq exemplaires, soit :

30 exemplaires sur papier de Chine (dont 5 hors commerce) numérotés de 1 à 25 et de 26 à 30, prix : **40** *fr. ; 19 exemplaires sur Japon impérial (dont 4 hors commerce) numérotés de 31 à 45 et de 46 à 49, prix :* **40** *fr. ; 1 exemplaire sur papier de Rives (hors commerce) n° 50 ; 875 exemplaires sur papier vergé gothique (dont 25 hors commerce) numérotés de 51 à 900 et de 901 à 925, prix :* **15** *fr.*

Éditions G. CRÈS et Cie, 116, boul. Saint-Germain

Publications d'Actualité

ROLAND DE MARÈS

LA BELGIQUE ENVAHIE

DESSINS D'APRÈS DES CROQUIS PRIS SUR LE VIF

Par **FRANS MASEREEL**

Un volume in-16, vélin teinté. . . **3 fr. 50**

Il a été tiré : 15 exemplaires sur japon impérial, numérotés de 1 à 15, prix : **15** fr., et 40 sur vélin de Rives, numérotés de 16 à 55, prix : **10** fr.

Composé au jour le jour, à mesure que se déroulait l'effroyable tragédie, ce livre dû à la plume d'un écrivain distingué, rédacteur en chef de *l'Indépendance Belge*, a toute la valeur d'un document historique.

Un jeune artiste, compatriote de l'auteur et qui fut témoin de nombreux épisodes de la lutte héroïque, a dessiné pour ce bel ouvrage, d'après les croquis pris par lui sur le vif, une série de dessins qui seront une révélation.

Éditions G. CRÈS et Cie, 116, boul. Saint-Germain

L'HÉROIQUE BELGIQUE

ALBUM COMMÉMORATIF

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

CHARLES SAROLEA

Professeur à l'Université d'Edimbourg, Consul de Belgique
Directeur d'*Everyman*

Un album in-4 raisin (25 × 32), de 80 pages, imprimé sur beau vélin, contenant en hors texte un dessin à la plume de ROUBILLE, une sanguine d'ALLARD-LOLLIVIER et une aquarelle de CHARLES JOUAS (*Incendie de Louvain*), des dessins dans le texte par Henri BOUTET, JOU, OSBERT, STEINLEN et P.-E. VIBERT, et de nombreuses photographies documentaires.

Prix : 2 fr. 50

Cette publication représente un véritable monument érigé par l'élite des écrivains et des artistes français à la gloire du peuple héroïque dont le courage aura fait et fait encore l'admiration de l'univers.

Éditions G. CRÈS et Cie, 116, boul. Saint-Germain

LA GRANDE GUERRE

PAR LES ARTISTES

L'album « LA GRANDE GUERRE PAR LES ARTISTES » à été fondé dans le but de permettre aux Maitres du crayon et du pinceau de dresser à nos héros un monument durable de leur vaillance. Il attestera leur héroïsme journalier, en même temps qu'il clouera au pilori le Crime allemand. De la sorte, il constituera un document précieux dans lequel l'Art témoignera en faveur de la justice, de la beauté et de la bonté de notre cause.

La Grande Guerre par les Artistes comporte, en *vingt* fascicules, 160 dessins lithographiés et des hors texte en couleurs ou gravés à l'eau-forte et forme un bel album in-4° raisin, sous couverture en couleurs :

Broché : 20 francs

Relié pleine toile fers spéciaux : 25 francs

Il existe un tirage à part sur Japon.

Le fascicule : 4 francs

L'édition ordinaire, papier vergé, se vend 0 fr. 80 le fascicule.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS

H. Boutet
Ciolkowski
Delaw
Depaquit
Ch. Fouqueray
Hansi
Hermann-Paul
Ch. Huard
Huygens
H. G. Ibels
Job
Jouas
Jou
P.-E. Vibert
Steinlen
Simpson
L. Raemaekers
B. Rabier
Roubille
B. Naudin
Nam
Louis Morin
F. Masereel
Ch. Léandre

MAURICE BARRÈS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Le Jubilé de Jeanne d'Arc

ORNÉ DE SIX COMPOSITIONS D'ANGEL

Un volume in-4 vélin, ... 5 francs

Éditions G. CRÈS et Cie, 116, boul. Saint-Germain

COLLECTION ANGLIA

CHARLES SAROLEA

Professeur à l'Université d'Edimbourg, Consul de Belgique.

Le Problème Anglo-Allemand

Préface de M. Emile BOUTROUX, de l'Académie française

Traduction française de CHARLES GROLLEAU

Un vol. in-18 jésus, vélin teinté ..... 3 fr. 50

Ce livre, publié en 1912, et qui se vend en ce moment par milliers d'exemplaires en Grande-Bretagne, résume tous les éléments du problème le plus angoissant de la politique internationale. *Les solutions indiquées par l'auteur sont celles que nous apporte le gigantesque conflit actuel.*

M. Charles SAROLEA qui fut, en sa qualité de correspondant de guerre du *Daily Chronicle*, reçu pendant le siège d'Anvers par S. M. Albert Ier, a recueilli de sa bouche la très haute approbation suivante :

J'ai lu votre volume du commencement à la fin. C'est un livre prophétique. Il révèle une rare perspicacité et un sens remarquable des réalités politiques.

Éditions G. CRÈS et Cie, 116, boul. Saint-Germain

COLLECTION ANGLIA

JAMES M. BECK

Ancien Attorney général adjoint des Etats-Unis

LA PREUVE

ENQUÊTE SUR LA RESPONSABILITÉ MORALE
DE LA GUERRE DE 1914
D'APRÈS LES DOCUMENTS DIPLOMATIQUES

Préface de M. D'ESTOURNELLES DE CONSTANT

Un vol. in-18 jésus, vélin teinté ..... 3 fr. 50

Ce livre, œuvre d'un légiste éminent, est le plus précis et le plus éloquent des réquisitoires. Il justifie son titre en nous apportant LA PREUVE irréfutable de la culpabilité teutonne, dans l'attentat commis contre le droit et la justice. Les éléments de ce rapport juridique sont les documents qu'ont versés au débat les Alliés, et nos ennemis. Tous, en effet, savent qu'ils sont justiciables du « Tribunal invisible de la conscience universelle » et nous avons ici, rédigé par un neutre, le jugement que ce tribunal a déjà prononcé.

EN PRÉPARATION DANS LA MÊME COLLECTION

Mgr R.-H. Benson : PARADOXES DU CATHOLICISME, traduction française de Charles Grolleau.

Israël Zangwill : L'ENFANT DU GHETTO, édition ornée d'un portrait. Traduction française de Pierre Mille.

Daniel de Foé : MOLL FLANDERS, Traduction française de Marcel Schwob.

Daniel de Foé : LADY ROXANA OU L'HEUREUSE MAITRESSE.

Éditions G. CRÈS et Cie, 116, boul. Saint-Germain

COLLECTION " LES PROSES "

UN OUVRAGE INÉDIT

DE

Léon BLOY

Jeanne d'Arc & l'Allemagne

Un volume in-16, papier vélin teinté ..... 3 fr. 50

Il a été tiré des exemplaires japon impérial à 15 fr., et vélin de Rives à 10 fr.

ÉDOUARD DRUMONT

Sur le Chemin de la Vie

(SOUVENIRS)

Portrait de l'auteur

Un volume in-16, papier vélin teinté ..... 3 fr. 50

IL A ÉTÉ TIRÉ :

60 exemplaires japon impérial (dont 10 hors commerce). Numérotés de 1 à 60, prix ..... 5 fr. »

575 exemplaires vergé pur fil (dont 75 hors commerce). Numérotés de 61 à 635, prix ..... 6 fr. »

Tout le monde voudra lire les SOUVENIRS du maître polémiste et du grand écrivain.

Cédant au double attrait qui fait de lui tour à tour un peintre charmant du passé ou le rude champion des plus violents combats, Edouard Drumont nous donne dans cet ouvrage, entièrement inédit, *pour lequel il écrivit une* Préface qui est à elle seule un évènement, *tout ce qu'une vie déjà longue a pu laisser en lui de tendre, de mélancolique ou d'amer. Et c'est une merveilleuse galerie de nos contemporains, un « Mémorial » ironique et délicieux de notre temps.*

Éditions G. CRÈS et Cie, 116, boul. Saint-Germain

F. CHAVANES

LETTRES DE FRANCE

Ecrites à la GAZETTE DE LAUSANNE.

Ce recueil constitue un document très précieux. Véritable chef d'œuvre d'observation sympathique et clairvoyante, il nous donne, par la plume d'un écrivain neutre du plus beau talent, le tableau fidèle et coloré de la France et de Paris pendant la guerre.

Un volume grand- in-16 ..... 2 fr.

RENÉ LE CHOLLEUX

LA GUERRE DE 1914

ANECDOTIQUE

ILLUSTRATIONS DE LUCIEN JONAS

Un volume gr. in-18, 368 pages. Prix..... 3 fr. 50

Un des meilleurs recueils documentaires parus jusqu'à ce jour sur le conflit européen.

LÉON BLOY

LE SALUT PAR LES JUIFS

Un volume in-18, impression en deux couleurs .... 3 fr. 50

A TRAVERS LA GRANDE-BRETAGNE

GUIDE PRATIQUE

avec introduction de CHARLES SAROLÉA

(Publié par la Fédération des Syndicats d'initiative des municipalités britanniques).

Un vol. in-16, cartonné (nombreuses photographies) 1 fr.

Éditions G. CRÈS et Cie, 116, boul. Saint-Germain

JACQUES BRUNEL DE PÉRARD

CARNET DE ROUTE

(4 Août-25 Septembre 1914)

Un vol. in-18 jésus, vélin teinté, orné d'un portrait 1 fr. 50

Les CAHIERS VAUDOIS

Numéros spéciaux sur la guerre :

Janvier 1915.— LOUVAIN-REIMS, un cahier de 70 p. 1 fr.
Mars 1915 *(hors série)*. — LOUVAIN-REIMS II, un vol. de 156 pages ..... 1 fr.
Avril 1915. — LOUIS DUMUR. *Culture française et Culture allemande*, un cahier de 60 pages ..... 1 fr.
4e *cahier*. IIe *série*. — FLORIAN DELHORBE. — *Dans le Chaos* (tirage limité), 83 pages ..... 3 fr.

PRIX D'ABONNEMENT

Suisse et France ..... 18 fr.
Autres pays ..... 25 fr.

WOODROW WILSON

Président des Etats-Unis

LA NOUVELLE LIBERTÉ

Introduction par JEAN IZOULET

Professeur au Collège de France

Traduction d'EMILE MAUCOMBLE

Un volume in-16 ..... 3 fr. 50

Éditions G. CRÈS et Cie, 116, boul. Saint-Germain

JEAN DEBRIT

LA

GUERRE DE 1914

NOTES AU JOUR LE JOUR

PAR

UN NEUTRE

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE CROQUIS ORIGINAUX
ET SUIVI D'UNE CHRONOLOGIE

Tome I (1er Août - 31 Décembre 1914)
» II (1er Janvier au 31 Mars 1915)

Chaque volume, in-16, prix 2 fr. 50

Cet ouvrage dont nous sommes les dépositaires exclusifs pour la France, offre l'intérêt majeur d'être écrit par un neutre disposant de documents peu connus.

Le Tome III (du 1er Avril au 30 Juin 1915) est sous presse.

Éditions G. CRÈS et Cie, 116, boul. Saint-Germain

LES MAITRES DU LIVRE

Collection d'Ouvrages de Luxe

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

AD. VAN BEVER

Volumes de format in-18 grand jésus (19 x 13) imprimés à nombre limité, sur papier vergé de Rives, précédés d'un portrait ou d'un frontispice dessiné et gravé par P.-E. VIBERT, ornés dans le texte d'en-têtes et culs-de-lampe du même artiste.

PROSPECTUS FRANCO SUR DEMANDE

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

GOETHE, *Faust et le second Faust*, traduit par Gérard de NERVAL ..... **7 fr. 50**

Quelques exemplaires sur papier de Rives vert **9 fr.** »

VOLTAIRE, *Candide* ..... **7 fr. 50**

Quelques exemplaires sur papier de Rives bleu d'azur ..... **9fr.** »

RONSARD. *Les Amours* (tome 1er). Texte établi pour la première fois, sur l'édition de 1560 et publié avec une préface et des notes par Ad. Van Bever. Portrait dessiné et gravé sur bois par P.-E. Vibert..... **7 fr. 50**

Quelques exemplaires, papier de Rives, bleu d'azur (frontispice en double état)..... **9 fr.** »

LONGUS, *Les Pastorales* (Daphnis et Chloé). Frontispice et ornements typographiques dessinés par Ciolkowski et gravés sur bois ..... **8 fr.** »

Quelques exemplaires sur papier de Rives, bleu pervenche (frontispice en double état) .....**10 fr.** »

---

* Le tome II et dernier est en préparation.

Éditions G. CRÈS et Cie, 116, boul. Saint-Germa

BIBLIOTHÈQUE

DE

l'ENSEIGNEMENT des BEAUX-ART

PUBLIÉE SOUS LE PATRONAGE

DE L'ADMINISTRATION DES BEAUX-ARTS

Honorée d'un Prix Montyon par l'Académie française et du Prix Bordin par l'Académie des Beaux-Arts.

Cette Bibliothèque, dont nous sommes devenus le seuls éditeurs, est maintenant publiée sous la direction de M. Gustave Geffroy, administrateur de la Manufacture des Gobelins et compte parmi ses collaborateurs les écrivains les plus autorisés et les plus compétents.

Chaque volume, de format in-4 anglais, est imprimé avec soin sur papier teinté. Il contient **300** à **400** pages, illustrées de **150** à **200** gravures inédites, spéciales à à la collection et exécutées d'après les originaux.

Prix de chaque volume broché . . . **4** fr.
Reliure artistique, pleine toile . . . **5** fr.

Tous les ouvrages de cette magnifique collection sont mis à jour à chaque réimpression.

Envoi du catalogue spécial franco sur demande.

Éditions G. CRÈS et Cie, 116, boul. Saint-Germain

Collection " LES PROSES "

Volumes in-16 (12 × 19) imprimés sur vélin teinté.

Chaque volume 3 *fr.* 50 *franco.*

Paul Abram. — Le retour.
Marcel Azais. — La lance d'Achille.
Léon Baranger. — Les Contes arabes de Monsieur Laroze.
Léon Bloy. — Sueur de sang.
Léon Bloy. — Histoires désobligeantes.
Léon Bloy. — Jeanne d'Arc et l'Allemagne.
Edouart Drumont. — Sur le chemin de la vie (souvenirs).
Elie Faure. — Les Constructeurs (illustré).
Ernest Gaubert. — L'Amour marié (Prix national de littérature).
Henri Hoppenot. — Les Jeux de la vie et de l'illusion.
J.K. Huysmans. — Marthe (illustrations de Bernard Naudin)
Raymond Lauraine. — La Communion des Vivants.
René de Planhol. — L'Esclave et les ombres.
Henri Strentz. — Les Amants sur la Rive.
Fritz R. Vanderpyl. — De Giotto à Puvis de Chavannes.
Jean Variot. — Les Hasards de la guerre.
Villiers de l'Isle-Adam. — Chez les passants.

Éditions G. CRES et Cie, 116, boul. Saint-Germain

VIENT DE PARAITRE

ANTHOLOGIE
DE LA
POÉSIE CATHOLIQUE
DE VILLON JUSQU'A NOS JOURS

RECUEILLIE ET ANNOTÉE

par ROBERT VALLERY-RADOT

Frontispice gravé à l'eau-forte par CHARLES JOUAS.

Un fort volume in-16, vélin teinté couverture rempliée. . . . . 3 fr. 50

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

1 exemplaire vieux-japon hors commerce.
5 exemplaires japon-impérial, numérotés 1 à 5.
10 exemplaires vergé de Rives, numérotés 6 à 15.

Les exemplaires de luxe contiennent l'eau-forte en double état.

011 X 2-466

Universitas
BIBLIOTHECA

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Otta
Date due

L 15 1970

26 NOV. 1997

NOV 05 1997

FEB 15 2004

Université Ottawa
17 FEB 2004
University of Ottawa

CE

a39003 002648854b

CE PQ 2266
.D25 1916
COO GOURMONT, RE DANS LA TO
ACC# 1223182

PRIX : 1 fr. 75